

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 238
VENDREDI 25 AOUT 1950
LE NUMERO : 10 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE
ANARCHISTE »

DEUX CRIMINELS DE GUERRE
Staline
et
Truman
SE DISPUTENT LA CORÉE

SEPTEMBRE
1939

- Onze ans après -

SEPTEMBRE
1950

CAPITALISME ET STALINISME PRÉPARENT LA III^e

Le 3 septembre 1939, la guerre éclate. Hitler, en compagnie de Staline, son allié, ravage la Pologne. Il est tout-puissant. De 1934 à 1937, le patriote français de Wendel lui a expédié 224.938.017 quintaux métriques de minerai de fer (1). Ces livraisons ne cessent que dans les tous derniers jours d'août.

LES produits chimiques Dupont de Nemours, les armes de Vickers, le manganèse, les céréales d'U.R.S.S., en un mot les produits indispensables à la guerre, affluent de tous les coins du monde, avaient permis le déclenchement de la conflagration ou périssent — au nom de la liberté — 40 millions d'hommes (1).

Les staliniens qui, aujourd'hui, se posent champions de la paix, étaient alors les amis des hitlériens. Ils accueillirent amicalement les armées allemandes. Denise Genolin, actuellement député communiste de la Seine, sollicita l'autorisation de faire réparer « L'Humanité » et alors que des centaines de milliers de Finlandais, de Polonais, de Baltes subissaient, les uns la terreur nazie, les autres la terreur soviétique, ils chantaient des louanges à Hitler et à Staline, ces deux bandits qui avaient convenu de déchequer l'Europe.

Puis l'Histoire ouvrit le second chapitre de cette tragédie, les Allemands devinrent tous, du jour au lendemain, des « boches ». La Résistance s'organisa et le Parti communiste français, au sortir de l'hécatombe, se proclama le Parti des fusillés. Des fusillés, écrivait-on plus tard lorsque les statistiques apprirent qu'environ 30.000 Français passèrent au poteau, alors que le P.C.F. en revendiquait 75.000 pour lui tout seul.

exploitant, parmi les premiers, la lutte contre la tyrannie hitlérienne, que des hommes sincères avaient soutenue pendant quatre ans, dans le maquis. Enfin, d'autres rapaces s'abattirent sur les cadavres, sur les ruines, sur les désolations : les partis politiques. De de

Gaulle à Thorez — seul déserteur amnistié — ils trouvèrent un terrain favorable à la culture de leurs combinaisons malpropres, de leurs ambitions mesquines. Et tous ceux, ou presque, qui, issus des rangs de la Résistance, se hissèrent aux premières places, se révélèrent par la suite douteux, assoiffés de prébendes, poussés à saisir la moindre occasion de s'enrichir. La Résistance s'effondra dans une insupportable gadoue. Les quelques purs qui avaient cru lutter pour un monde meilleur, et avaient déposé leurs armes aux pieds des politiciens victorieux, se rendent maintenant compte que l'escroquerie a été d'une envergure colossale. Jamais

encore les peuples n'ont subi une pareille défaite : 40 millions de morts pour voir partout renaître la tyrannie, pour que l'exploitation de l'homme soit plus féroce que jamais pour que les chacals du Palais-Bourbon et d'ailleurs qui provoquèrent l'effrayante conflagration, soient encore là, souriant, discutant, commandant, s'arrogeant tous les droits. Pour que l'on nous invente un nouvel « ennemi héréditaire », pour que la guerre des piastres puisse se perpétuer, pour qu'un de Gaulle fasse des offres de service, pour que les salaires soient de 50 % inférieurs à ce qu'ils étaient en 1939 et la reconstruction virtuellement abandonnée au profit de la nouvelle « der des der » !

Voilà pourquoi les résistants, sur les instances des staliniens, ont déposé leurs armes. Car elle vient, la guerre. Elle est à notre porte. Elle cogne à grands coups de bottes. Alors ? Allons-nous encore une fois courber l'échine et marcher pour la défense... pour la défense de quoi ? Du minimum vital ? Des chevaliers du micro qui, de Londres, de Washington et de Moscou, nous exhortent sûrement pas de nous exhorter au massacre fratricide ?

Non ! Il ne s'agit plus, aujourd'hui, que d'une lutte à outrance contre le maître en exercice, que ce maître soit aujourd'hui de Gaulle, demain Thorez, après-demain Truman, et ainsi de suite, au fond d'un maquis, le maquis des peuples qui tiendra, qui doit tenir jusqu'à la disparition totale des forces inhumaines qui, périodiquement, nous livrent aux bourreaux.

Onze ans après le déclenchement d'une tuerie qui en fait n'a jamais cessé, mais s'est seulement assoupie, les peuples devront se refuser à s'entretenir pour le compte des impérialismes qui se disputent l'hégémonie mondiale. Ou s'ensevelir sous les ruines d'une civilisation anéantie par la barbarie triomphante.

Lib

(1) « J. O. » du 26-3-38.
(2) 40 millions. Ou 50. On ne sait au juste. Les approximations diffèrent. Il est vrai que nous n'en sommes plus à 10 millions près !

Entre les partis et le peuple : LE DIVORCE

NOUS avons appris, avec un certain étonnement, que les lois fondamentales de l'arbitrage, que n'avaient été jusqu'ici qu'une funeste erreur. Il paraît, en effet, que le produit des impôts et brigandages divers de notre Etat très démocratique peut se multiplier tout seul, par l'opération du Saint-Esprit. Ce qui, dans le langage du « Populaire » et de « Franc-Tireur », s'annonce : « La route de la Défense Nationale passe par la Sécurité Sociale ». En termes plus clairs : plus on aura de canons, plus on aura de beurre. Le pauvre Gœbbels, qui avait dû proclamer le contraire, en pâtit d'envie.

A moins que ce slogan d'une presse qui se déclare de « gauche », ne signifie simplement ceci : donnez à manger à ces braves Français, future infanterie américaine en Europe, et ils auront plus de muscles pour tenir leur fusil, plus de courage pour monter en ligne. Dans ce cas, je propose qu'on y ajoute, avec le couteau de tranchée, l'indispensable quart de gnôle, nécessaire au ventre des gens qui vont se faire tuer dans un conflit qui n'est pas le leur, que soit le vainqueur, ne peut leur apporter qu'une plus grande misère, et l'esclavage.

Ce slogan est un aveu : personne dans ce pays n'a la moindre envie de se battre, à part une poignée de criminels fanatiques, ni pour les Russes, ni pour les Américains. Ce à quoi le « Populaire » répond en substance : qu'on les achète en leur donnant à manger. C'est une méthode ! C'est en tous cas le symptôme du divorce qui s'approfondit entre la volonté populaire chère à l'hypocrite Jules Moch, et le parti de Jules Moch lui-même. C'est le signe du fossé qui s'élargit entre l'actuel régime « démocratique », ses partis qui se partagent la dépouille de la souveraineté politique, ses journaux qui émergent aux fonds secrets, et d'autre part les travailleurs qui peinent et qui payent, les hommes décidés à combattre pour leur liberté.

S'il faut rechercher les avantages des pires choses, je dirai que l'actuel conflit de Corée a précipité l'évolution psychologique des habitants de notre pays. Il est de plus en plus visible, pour des gens de plus en plus nombreux, que l'affaire coréenne n'est que le heurt de deux impérialismes, que nous n'avons rien à voir là-dedans, et que, néanmoins, nous risquons du jour au lendemain de nous retrouver plongés dans la boucherie. Il est aussi de plus en plus visible que notre gouvernement américanisé, que le Parti Communiste de Thorez, nous invitent chacun de leur côté à entrer dans la danse macabre. Tout ce qui se dit « national », communistes et capitalistes, réformistes et bonzes syndicaux, tout ceci montre à la lumière de cette expérience cruciale qu'il n'a jamais été rien d'autre qu'une clique, divisée entre elle, de bureaucrates, de militaires et d'exploiteurs, suçant le peuple et totalement étranger à ses véritables intérêts.

Qu'on examine la baisse énorme, en quelques années, du tirage des quotidiens politiques. Les communistes, en trois ans, ont perdu 48 %, les socialistes 22 %, les M.R.P. 56 %, la droite 25 %. Seuls les radicaux ont progressé, parce qu'ils se présentent souvent sous les apparences de la presse de pure information. Cette dernière, elle, a augmenté de 142 % ! Conclusion : les lecteurs ne se désintéressent pas de ce qui se passe en France et à

l'étranger, mais ils ne veulent plus croire ce que leur en racontent les partis ! Ainsi, depuis des années, se préparait le divorce entre le peuple et les partis, tous les partis. Le voici qui apparaît brutalement aujourd'hui. Peut-être un jour finira-t-on par oublier même l'existence des petits rigolos du Palais Bourbon, à moins que d'ici là ils nous aient lancé un grand appel ronflant pour le casse-pipes, avant de s'embarquer, eux, pour l'Amérique.

En tous cas, notre Assemblée « démocratique » trône maintenant tellement au-dessus du peuple qu'il a assez de place pour relever la tête, voir clairement qu'on s'est payé sa tête et commencer à marcher en dehors des tutelles partitanes et des institutions pourries. Le rassemblement de tous ces hommes ne se formera pas sous des étiquettes exclusives, ni derrière des leaders désignés à l'avance. Que chaque ouvrier, dans chaque usine, que chaque travailleur se souvienne de ceci : que la plus petite des initiatives peut avoir la plus grande des portées, que quelques hommes qui se réunissent pour discuter librement sont peut-être l'embryon d'une action future d'envergure. Le fossé creusé entre les guignols politiques ou syndicaux et nous, il nous faut apprendre à le remplir avant qu'un fascisme rouge ou brun n'y ait installé ses rouages terroristes.

L'ambition des Anarchistes, c'est d'avoir l'honneur de participer à un tel rassemblement à venir, et de s'y montrer utiles et efficaces.

R. M.

Les « Bâtards »

Le Mouvement Mondial des Mères, les associations familiales, le groupe féminin M.R.P., la Société charitable Saint-Vincent de Paul et quelques autres organisations du même cru émettent le vœu que des mesures discriminatoires et des sanctions soient prises à l'égard des enfants nés hors mariage.

LA PRESSE.

CETTE information que des journaux ont prudemment dissimulée au milieu de quelques faits divers, que d'autres ont simplement escamotée soulève un dégoût qu'aucun mot ne peut exprimer. Mais aussi un sentiment de révolte contre ces femelles et ces rats d'égoût très chrétiens qui ne reculent pas devant le crime monstrueux de châtier l'enfant parce que le père a osé faire bénir ses spermatozoïdes.

Décidément l'engeance des idéologues doit éprouver quelque jouissance sadique à se vautrer dans l'ignoble. La haine qu'elle cultive contre tout homme qui refuse de se souiller en se courbant devant les fétiches en carton-pâte, devant les commis-voyageurs en félicités éternelles, est insuffisante. Elle ne peut être que platonique. Voilà l'ennui. Mais l'enfant, l'enfant sans défense, quelle proie pour les « œuvres charitables », quelle proie pour les « mères » assermentées, fécondes, patriotes, pieuses, et qui assouvissent des besoins masochistes en fabriquant des soldats pour la France, pour Dieu, pour les ossuaires, pour les charniers ornés de tricolore et de croix.

L'enfant ! La voilà la victime expiatoire offerte au doux Jésus en gage d'une fidélité et d'une obéissance qui vaudrait aux bourreaux une place de choix, dans l'abominable paradis d'un dieu avide de sang.

L'enfant ! L'enfant conçu hors mariage, graine du diable, pousse du vice qu'il faut écarter de la pieuse famille. Afin que Monsieur puisse courir la prétentaine, faire des gosses ici et là, avec la bonne ou la petite du grand magasin, sans que l'héritage, la morale et les sacrés canons ne subissent la moindre atteinte.

L'enfant ! C'est lui qui va payer. On l'espère fermement. Les femmes inassouvises y comptent bien. M. Teitgen, M. de Gaulle aussi. Et M. Mauriac également. La civilisation chrétienne, n'est-ce pas là...
A. LAGIER.

L'Humanité
ORGANE CENTRAL DU FRONT POPULAIRE FRANÇAIS (A.T.C.)
Succès de la politique soviétique de fermeté
LES POURPARLERS DE MOSCOU
entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne
SERVENT
LA CAUSE DE LA PAIX
EN EUROPE.
Sans plus tarder Paris et Londres
doivent maintenant signer le pacte
franco-anglo-soviétique
Ribbentrop arrive aujourd'hui pour négocier
à Moscou où se trouvent les ministres militaires
français et allemands, qui pourrissent leurs

...et en 1944 « L'Humanité » titrait : « A chacun son boche ! »

EN MARGE DES PRÉPARATIFS GUERRIERS RESTE-T-IL UN ESPOIR ?

LA guerre qui ravage la Corée, les nouvelles plus ou moins alarmantes que nous apporte la presse quotidienne, les menaces qui s'esquissent tantôt en Yougoslavie, tantôt à Formose, en Iran, ou ailleurs, les déclarations pessimistes d'un Churchill ou d'un de Gaulle, ne semblent pas émouvoir, ou plutôt ne peuvent secouer la torpeur des peuples. On se rend bien compte que les préparatifs guerriers qui résonnent lugubrement à travers le monde sont le fait d'une poignée d'hommes totalement étrangers aux masses appelées pourtant à en faire les frais. Les quelques renseignements, en particulier ceux venus de U.S.A., que nous donnons ci-contre, témoignent de ce climat dont on ne sait encore s'il présage la révolte ou la résignation.

Ne soyons ni trop optimistes ni trop pessimistes. Que le patriotisme, surtout en France, soit en large recul, qu'aucune voix n'ose plus s'élever pour glorifier

les vertus carnassières de l'armée, prouvent que les partis politiques (abstraction faite des extrémistes de droite, des gaullistes) et la presse évitent de heurter une clientèle devenue réfractaire à toute tentative d'abrutissement au moyen clairon. Mais cela n'est encore qu'une première et triviale manifestation de l'instinct de la conservation, la volonté inexprimée de jouir d'une petite et mesquine existence en se bouchant les oreilles, en imitant l'autruche. C'est déjà quelque chose. C'est encore peu, c'est à peine un début, l'obscur genèse de la révolte peut-être.

*

Ce qui se passe au cœur des peuples de l'autre côté du rideau de fer nous est évidemment à peu près inconnu. Mais tout donne à penser que l'Europe Centrale, écrasée sous la botte du Kremlin, doit éprouver probablement davantage qu'une morne indifférence à l'égard de ses maîtres. On sait bien que la signature de l'appel de Stockholm est de rigueur, on sait encore que l'ordre et le calme apparent cachent des haines inexpiables, des révoltes qui profiteront peut-être du moindre relâchement pour se débrider. Pourtant, si demain la folle guerre des criminels de Moscou et de

Washington l'emportait, quelle serait l'attitude des masses occidentales et orientales artificiellement dressées dès l'abord l'une contre l'autre pour ensuite, selon toute probabilité, être non moins artificiellement alliées contre « l'ennemi » commun : l'Anglo-Saxon ? Il est à prévoir que le premier acte se déroulerait à peu près normalement, c'est-à-dire : débandade en Occident, marches forcées des troupes venues de l'Est. Mais quelles troupes ? Staline oserait-il mobiliser la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, la Pologne, la Hongrie ? Et après avoir vaincu Tito, la Yougoslavie ? La tyrannie stalinienne pourrait-elle résister aux monstres et aux invincibles brasses de peuples qui résulteraient d'une telle opération, aux exodes, aux bombardements, à la famine ?

Rien n'est moins sûr. Et c'est pourquoi on peut avancer que les satellites de l'U.R.S.S. ne seront peut-être pas entraînés dans la guerre. Du moins dans l'immédiat. Quoi qu'il en soit, un fait demeure : d'un côté indifférence qui frise la résignation, de l'autre rigidité, de surface certes, organisation fasciste d'un monde où l'opinion muselée permet à Staline une souplesse de manœuvre que lui envient ses rivaux de Washington. Mais la puissance de l'armée et de la police soviétiques ne ris-

que-t-elle pas d'être minée par la démesure de l'empire qu'elle est chargée de défendre, d'élargir à l'échelle mondiale si la guerre éclate ? Et cette faiblesse, très réelle bien qu'apparemment ne rétablirait-elle l'équilibre entre les forces de l'Ouest et de l'Est ? On sait les innombrables difficultés d'ordre politique que Staline a eues et a encore à vaincre parmi ses satellites pour maintenir son autorité, les purges périodiques qui ont déferlé en Pologne et ailleurs depuis le schisme de Tito. Et peut-on, après cette expérience, affirmer que le Kremlin, maître de toute l'Europe, d'une vaste partie de l'Asie et du Moyen-Orient (après une première passe d'armes avec les U.S.A.) serait capable de régner longtemps sur un empire le plus immense de l'Histoire ?

(Suite page 2, col. 1.)

ABONNÉS du « Libertaire »

N'attendez pas la suppression de votre abonnement pour vous réabonner. Un cercle bleu entourant le numéro qui est sur la bande de votre journal indique que votre abonnement a pris fin ou prendra fin avec ce numéro.

Ne dites pas : demain, j'irai à la poste; allez-y tout de suite. La demoiselle des P.T.T. vous accueillera agréablement et les finances du « Libertaire » seront meilleures.

ABONNEZ-VOUS
REABONNEZ-VOUS
SANS TARDER

ON COMMENCE A COMPRENDRE...

FRANCE On estime que 50 % des appelés ne répondront pas en cas de guerre.

ALLEMAGNE Malgré la nouvelle position de Adenauer, le peuple allemand, dans son immense majorité, est résolument hostile à tout réarmement.

U. S. A. N'ont pas répondu à l'appel : New-York : 329 sur 1.402 appelés, Portland (Orégon) : 82 sur 191, Washington : 22 sur 100, Cleveland (Ohio) : 38 sur 100, Boston : 10 sur 154, Kansas City : 25 sur 200, Miami (Floride) : 27 sur 103, Chicago : un tiers seulement se sont présentés à l'examen physique.

« Los Angeles Daily News », 29 juillet 1950.

LA BATAILLE DE L'ENSEIGNEMENT

Le collectif à 50 %

DEPUIS plus d'un an, nos lecteurs ont eu connaissance de l'action entreprise par les jeunes campeurs afin d'arracher au gouvernement le billet collectif à 50 %. On sait, en effet, que la Société Nationale des Chemins de fer Français accorde à tout groupe de 10 personnes voyageant collectivement un billet valable pour certains trains, avec une réduction de 30 % au cas où il ne s'écoule pas plus de 15 jours entre l'aller et le retour. On sait également que la réduction accordée n'est jamais proportionnelle au nombre de participants. Or, étant donné les hausses successives opérées sur le prix des parcours, de nombreuses collectivités (colonies de vacances, campeurs avertis, etc.) n'ont plus été capables d'organiser des déplacements, même avec une réduction de 30 % sur le prix des places. Un Comité National d'action pour le collectif à 50 % s'est donc constitué, afin de dénoncer cette pseudo-libéralité de « notre » S.N.C.F.

et de réclamer une réduction utilisable par les usagers : manifestations publiques, délégations officielles, tracts et manifestes furent multipliés. Le « Libertaire » s'est lui-même fait l'écho de cette action soutenue par de nombreux militants jeunes de la F.A., et nos lecteurs ont pu apprendre aussi bien les sanglantes brimades dont ces jeunes ont fait l'objet partout où ils ont agi, que les manœuvres « légales » tentées par certains éléments d'origine étatique ou politicienne.

(Suite page 2, col. 5.)

REDACTION-ADMINISTRATION
Etienne Guillemau, 145, Quai de Valmy
Paris-10^e C. P. 5072-44

FRANCE-COLONIES
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.
AUTRES PAYS
1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.
Pour changement d'adresse joindre
25 francs et la dernière bande

LES RÉFLEXES DU PASSANT



Demande d'emploi

A l'heure où la France cotoie un nouvel abîme, à l'heure où le ciment d'un pouvoir solide peut seul réaliser l'union des Français autour d'un chef, il est invraisemblable que le soit encore en chômage. Devant la menace qui plane, le régime glisse vers l'abandon. Plus rien ne compte, Messieurs, excepté de nous redresser. Or, j'ai un grand sabre, vous le savez. Et vous savez également qu'il a été maintes fois béni. De plus j'ai mon programme. Il est simple et limpide : juguler et régleter. Accessoirement on peut y ajouter : Debout les morts ! Ce qui nous permettra de réaliser, dans une atmosphère d'honneur et d'entraîn, mes projets de réarmement, et nos vaillants combattants d'Indochine se lanceront alors avec une fougue accrue à l'attaque des nouveaux vietnamiens.

Quant à l'ordre intérieur, faites-moi confiance. Je connais vos affaires

beaucoup mieux que vous-mêmes, le propre d'un chef étant l'omniscience. Pour mémoire, je vous rappellerai que la question sociale est d'une simplicité enfantine : suppression du salariat au moyen de ma formule : capital-travail, ceux qui n'acceptent pas ma solution étant expédiés en camp de concentration.

Et c'est alors, mais alors seulement, que l'on pourra parler de redressement. D'un peuple courbé, je ferai un peuple qui marche au pas, un peuple dressé et rassemblé afin de former les 45 divisions dont la patrie a grand besoin.

Cette organisation comporte des charges pesantes mais qui sont peu de chose au regard de la servitude. Vous en conviendrez. Surtout que nous avons à rassembler l'Europe, de lui créer un système de défense commun dont il appartient normalement à la France de tracer les plans et de désigner le chef, que je serai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Messieurs, c'est seulement la France jouant ce rôle qui pourrait exiger d'être appuyée largement parce que c'est de cette France-là que le monde libre a besoin.

Je suis donc prêt à porter une fois de plus la charge du pouvoir, c'est-à-dire à me sacrifier au bonheur des Français à qui je fais le don de ma personne.

En vain, 2.000 ans d'histoire se sont acharnés sur la France que seul un cataclysme géologique pourrait faire disparaître. Aujourd'hui encore l'histoire se dresse, menaçante. Mais je suis là, j'ai mon grand sabre et je vous crie : DEBOUT !

DE GAULLE.

P.-S. : Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à mon impresario : Stibio, « Le Rouge et le Noir ».

P.c.c. : OLIVE.

RESTE-T-IL UN ESPOIR ?

(Suite de la première page)

Il est en effet à prévoir que les éléments militants hostiles au bolchevisme, et Dieu sait s'ils sont nombreux, avertis par les expériences de Bulgarie d'ailleurs, formeraient ou essaieraient de former une opposition armée, un maquis pour tout dire, plutôt que d'être déportés en Sibérie. Or, en pleine guerre, sans délai, le jour même de l'arrivée de l'armée rouge, il s'agit, pour Staline, d'imposer l'obéissance passive dans les territoires conquis : les difficultés d'une telle entreprise, surtout en Angleterre, seraient énormes, presque insurmontables. Il a fallu plusieurs années pour assoir ce régime en Europe Centrale en temps de paix ; la menace perpétuelle de l'armée Rouge, une organisation méticuleuse de la police, les déportations massives, l'annexionnement de l'opposition n'ont cependant réussi qu'à maintenir un « ordre » apparent.

Mais si les peuples évolués feraient peut-être craquer une armature bolcheviste étendue à un continent, les peuples attardés, les Asiatiques, accepteraient-ils cette organisation étatique qui leur sera avantageuse en regard du régime féodal et des ravagissements qu'il maintient les colonisateurs de Wall Street, de Paris, et les cliques militaires du type Chang-Kai-Shek. Et c'est pourquoi, sans doute, l'effort de conquête du Kremlin se tourne-t-il de plus en plus vers l'Asie où il cultive le nationalisme accommodé avec des revendications mineures, tel le partage des terres tout refusé par le capitalisme international, qui ne peut fructifier en ces pays coloniaux que grâce à une exploitation sans bornes du coolie.

Le Kremlin donc intérêt à maintenir en Asie un climat de guerre. Grâce à ses satellites, Corée du Nord, Chine, Viet-Nam, à ses P.C. en Malaisie, en Birmanie, il conserve une position officielle de neutralité et force les U.S.A. à intervenir directement contre des peuples en lutte pour une « libération » il insouffrait mais hautement favorable aux projets impérialistes des soviets.

D'autre part, ayant créé l'abcès formosan, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre dernier numéro, l'U.R.S.S., par cette manœuvre, provoque la dissolution de l'Europe occidentale. La position prise par Truman vis-à-vis de Formose suscite des protestations dans toute la presse occidentale, et W. Lippmann lui-même n'hésite pas à la condamner. On voit mal, en effet, comment l'Europe occidentale pourrait se ranger aux côtés des U.S.A. si un conflit éclatant entre ce pays et la Chine, même si la Chine faisait appel à l'U.R.S.S., même si l'U.R.S.S. entrait en guerre contre les U.S.A. en Asie. Si le Pacte Atlantique est un vrai pacte d'assistance mutuelle, dans les esprits de ses signataires il ne peut s'agir que d'une assistance unilatérale, l'Amérique assistant l'Europe en cas d'agression. La réciprocité est difficilement admissible.

Cependant une lourde inconnue pèse

en Corée, ou plutôt sur les conséquences de cette guerre, en premier lieu la reconversion de l'industrie de paix américaine en industrie de guerre. Sur le plan diplomatique actuel, un fait est éloquent : l'U.R.S.S. est en paix, les U.S.A. en guerre. Voilà un aliment de choix pour tous les P.C., voilà qui enflamme le climat social en Europe, voilà qui va accentuer le déséquilibre économique, les budgets de guerre s'étant soudain démesurément gonflés. Autant d'avantages pour Staline.

Et si les U.S.A. réussissent à vaincre, que feront-ils une fois arrivés à 38° parallèle ? Que feront-ils de ce pays totalement ravagé ? On a déjà posé la question, on y a répondu : l'unification de la Corée sera alors inévitable, et inévitablement elle se fera au bénéfice de l'U.R.S.S. dont on connaît les procédés de propagande, les moyens de pression qui s'exerceront avec d'autant plus de facilité que le gouvernement de Syngman Ré était pour le moins impopulaire et que les bombardements « libérateurs » de l'aviation américaine ont laissé un souvenir plutôt fâcheux. Battu militairement, Staline sera quand même vainqueur.

Rien donc ne justifie l'intervention américaine en Corée et l'on est confondu de lire dans la Révolution Proletarienne, sous la signature de Louzon, « qu'il n'est personne de bon sens qui ne finira par approuver la rapide et victorieuse réaction des Etats-Unis ». Comment, sous prétexte de « libérer » un peuple, on ravage totalement son pays pour ensuite et selon toute probabilité, être forcé de l'abandonner à la dictature bolcheviste ? A qui fera-t-on croire que les Coréens, après le carnage, appelés

à se prononcer, voteront pour la poursuite du gouvernement de Séoul ? A qui fera-t-on croire que Truman a agi par philanthropie ? A qui fera-t-on croire qu'un peuple, même socialement attardé, ne comprendra pas qu'entre les « libérateurs » de Moscou et ceux de Washington, il n'y a pas de différence et que l'enjeu de cette guerre est purement stratégique ? A qui fera-t-on croire, enfin, que le dénouement de cette tragédie ne peut, ne doit se découvrir qu'au sein du peuple lui-même, le jour où il refusera de choisir entre le canon yankee et le canon soviétique ?

Le seul argument qui milite en faveur de Louzon est celui d'après lequel il vaut mieux massacrer des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, raser les villes et les villages au Pays du matin calme, plutôt que de subir l'esclavage. Autrement dit, Louzon choisit le suicide.

Nous, nous choisissons la révolution. Ainsi que nous le faisons remarquer au début de cet article, le climat social n'est pas du tout favorable aux entreprises meurtrières des deux impérialismes. C'est déjà un espoir autrement sérieux, autrement moral que l'intervention américaine en Corée. Il nous faut nous efforcer à développer le défaitisme révolutionnaire, le défaitisme actif, celui qui se saisit des armes de ses maîtres présents pour les abattre. Le réarmement à outrance du capitalisme international, le jeu dangereux du stalinisme en Asie peuvent vouter à l'échec toutes les tentatives de localisation des conflits, tous les efforts de la diplomatie, et déchaîner le cataclysme. Le dernier espoir est entre les mains des peuples.

ERIC-ALBERT.

DANGERS DE L'ÉPARGNE

L'ÉPARGNE, depuis longtemps disparue des coutumes ouvrières, en raison du « minimum vital » vraiment trop minimum, représente pour le salarié le souvenir d'une époque d'inconscience, où l'homme supportait ses chaînes avec résignation.

Si l'épargnant d'aujourd'hui se recruta davantage dans la petite bourgeoisie, les dangers n'en sont pas moindres : si nous tenons compte du rêve secret de nombreux ouvriers.

La condition ouvrière ne peut être améliorée que par l'action des travailleurs. Pour ce faire, il est indispensable qu'une solidarité effective joue au sein du prolétariat. C'est pourquoi tout syndicaliste, tout révolutionnaire doivent lutter énergique-

ment contre la hiérarchie, les allocations familiales, les primes au rendement, etc., destinées à diviser une classe ouvrière qui paye, en définitive, les avantages accordés à quelques-uns qui, précisément, sont ceux qui désertent ses rangs et servent l'adversaire.

Mais ces éléments de division, s'ils sont nouveaux, ne font que renforcer une coutume des maîtres, bénéficiaires de l'Ordre social. La devise « Diviser pour régner » était déjà en vigueur au cours des années antérieures aux « réalisations sociales » (comme ils disent). Elle revêtait plus particulièrement l'allure du conseil paternel. Le moyen le plus utilisé était l'épargne. L'ouvrier honnête et consciencieux restait en place de longues années, et grâce à son revenu modeste certes, mais régulier, pouvait prévoir les jours nombreux de la maladie et de la vieillesse. Il était au courant d'entendre, un patron qui donnait à peine de quoi ne pas mourir de faim à son employé, lui tenir ce langage paternel.

Un grand nombre d'exploités, victimes des préceptes religieux de respect de l'autorité et de soumission au chef, assujettis aux dogmes civiques de la propriété, se privaient du nécessaire pour prélever sur des salaires de misère qui leur étaient versés, de quoi parer à la maladie tout jours possible. Les vieux syndicalistes se souvenaient des difficultés rencontrées lorsqu'ils voulaient faire partager l'esprit de classe à ces malheureux, qui se croyaient libérés de l'esclavage par cette fausse vertu.

Ce danger, s'il mérite une certaine attention, n'est pas le plus grand mal de l'épargne. Aussi, est-il nécessaire de considérer les conséquences de cette pratique sur l'action révolutionnaire.

L'épargnant est, malgré l'apparence anodine de cette coutume, l'auxiliaire le plus précieux du capitalisme. S'il ne peut être qualifié de capitaliste, ce qui serait ridicule, il est cependant partie intégrante du système capitaliste dont nous souffrons. Toutes les petites sommes que le peuple dépose, ça et là, forme un important fond monétaire qui permet de faire les avances aux sociétés, sous forme de crédit. Celles-

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser de tout ce qui dépasse leur petite personne. Nous sommes tout prêts à répondre comme il convient à ceux qui voudraient, par de faciles surenchères, faire d'eux les instruments sacrifiés d'avance d'une politique souterraine. Le temps des images d'Épinal, le temps des pastorales enrubannées, des feux de camp romantiques et des croisades de la bonne humeur est révolue. Celui de l'indifférence qui lui a succédé va prendre fin. Voici venu le temps de l'indignation (Nous ne sommes plus des enfants, Routes 15,

ger - Route 9, p. 3). Que faisons-nous par toutes nos techniques, danses, chants, route, culture ? Sinon, créer entre nous des liens de fraternité qui tiennent dans notre actuelle société où la victoire de l'un est la défaite de l'autre, rançon inévitable de l'incertaine recherche du profit. Nous préfigurons le monde de demain dont, sans vouloir en définir hâtivement la structure, nous pouvons assurer qu'il renoncera à une certaine forme d'égoïsme qui caractérise la société de nos jours. Quand, après une dure étape, nous partagerons notre pain et nos provisions ; quand, par solidarité, nous aidons matériellement et moralement le camarade victime d'un coup du sort ; quand nous échangeons sans réticences nos expériences et que nous apportons aux plus défavorisés les connaissances que nous avons eues le privilège d'acquiescer, nous faisons ce que personne ne fait aujourd'hui. Ainsi, notre société ajiste appelle les conditions nouvelles que créera l'avenir. L'ajisme est donc autre chose qu'une évasion (l'ajisme rural, Routes 5, p. 6). Il apporte un nouveau mode de vie, il prépare la civilisation de demain. Certes, il fut au début un moyen d'évasion. Mais il est maintenant un des éléments d'édification du monde meilleur (Réalisme, Routes 11, p. 5). Le temps des mœurs, des rêves, des fuyards est passé. On ne vient pas au Mouvement seulement pour avoir des copains. Et ceux qui l'on cru et le croient encore vont pouvoir chercher ailleurs. Que nous soyons peu nombreux et le devenons moins encore importe peu. Ceux qui, jeunes ou vieux ajistes, trouvent plus amusants de faire danser la galette que de s'intéresser aux problèmes sociaux n'ont plus rien à faire dans ce mouvement. Conscients ou inconscients ils changeront d'allure ou ils partiront. Car la formule « pas de politique » a été plus ou moins gravement énoncée à la 31^e (Partisans) Routes 12, p. 4). S'il s'agit de rejeter de chez nous les luttes partisans qui épuisent les forces vives comme celles des syndicats et d'autres communautés... d'accord ! Mouvement de formation humaine et de loisirs, appelé à travailler pour tout un peuple et pour de longues périodes, l'ajisme ne saurait être l'annexe d'une « boutique » ou d'une « chapelle ». Mais c'est aussi cette formule simpliste qui a permis et qui permet encore aux sots et aux lâches de se désintéresser

SALAIRE MINIMUM: 13.500 francs !

Une provocation gouvernementale

DEPUIS huit mois, économistes, « syndicalistes », mathématiciens, politiciens, représentants patronaux s'agitent autour du problème que pose l'alimentation et l'habillement du salarié tout-venant, le manœuvre dit : léger. Quant aux « salaires » du patronat, des députés, des ministres, des financiers, des évêques, des généraux et autres spécimens de citoyen sélectionnés, on n'en parle pas. Mais il y a plus grand-chose à dire de cette affaire où l'odeur du dispute à l'imbécillité, si le gouvernement ne s'en était saisi en dernier ressort, afin de fixer ce minimum vital à 13.500 fr. pour 40 heures dans la région parisienne, et à 11.100 francs pour la zone la plus défavorisée. En sa qualité de 1^{er} Patron de France, l'Etat donne un exemple de férocité et d'exploitation qui va enchanter M. Villiers. Pourtant, la hausse ne cesse de s'accroître : produits laitiers, viande, légumes atteignent des niveaux record, et 2.000 milliards vont être jetés dans le gouffre de l'armée. Les marchandages, l'apôtre avec laquelle on maintient le prix du sucre en transformant le jus de betterave en essence, le stockage du beurre, du vin, l'augmentation du prix du blé, mesures criminelles prises sans discussion notable, illustrent bien la volonté du gouvernement et des partis de maintenir, de consolider les bénéfices du patronat grand et petit, et de sacrifier les producteurs à une politique qui nous mène à la guerre par le chemin de la misère.

Et quand nous disons les partis, nous entendons jusque et y compris le parti stalinien. Il n'y a qu'à lire la prose de Racamond dans le « Peuple » du 23 août pour s'en convaincre. On voudrait bien savoir combien gagne ce racamélion qui hier fixait violemment l'échelle mobile mais qui aujourd'hui l'exige après fixation d'un minimum de 17.500 francs ! Mais cette ficelle est un peu grosse, on en conviendra. Baser l'échelle mobile sur un salaire que ce lamas reconnaît lui-même à peine suffisant pour assurer la nécessité de l'existence c'est faire le jeu du patronat et du gouvernement. C'est aussi entretenir le mécontentement parmi les travailleurs, c'est s'opposer hypocritement à une réelle amélioration de leur sort. Car, ne nous leurons pas : la C.G.T., courtoise officielle du P.C.F., se doit d'entretenir un climat social défavorable afin de pouvoir crier bien haut, aux prochaines élections, que seul un gouvernement d'unité démocratique, etc. ; toutes les racamondes pour « l'unité autour des 17.500 fr. » — en attendant l'unité autour des urnes le prouvent bien.

Nous l'avons dit. Nous le répétons. Trente mille francs, écrasement de la hiérarchie, 40 heures, ne forment plus aujourd'hui que la base d'accord d'un programme minimum seul capable de créer une unité autour de quelque chose qui en vaut la peine. Et que l'on ne vienne pas crier à la démagogie ! Que l'on supprime les budgets de guerre, que l'on diminue d'autant les impôts, que l'on expédie les flics aux mines ou aux champs, que l'on écrase un peu la hiérarchie et la marge bénéficiaire du patronat et ces 30.000 francs seront vite trouvés. Unité, oui. Non pour entretenir un système incohérent et meurtrier, mais pour amorcer le combat révolutionnaire. Jean CLARI.

La terre appartient aux consommateurs

L'ORGANISATION AGRICOLE

L'économie agricole est l'ensemble des techniques dont la mise en œuvre assure la production des aliments nécessaires à la satisfaction des besoins des consommateurs.

Les exploitations agricoles : grandes, moyennes et petites, sont des surfaces organisées pour la production agricole.

Elles diffèrent les unes des autres, non seulement en grandeur, mais davantage encore en qualité, rendement et servitudes.

Ces différences s'accroissent non seulement entre exploitations de catégories différentes, mais aussi et très souvent dans des exploitations de même catégorie.

De même que des terres tenues par des exploitations différentes en grandeur peuvent présenter les mêmes qualités.

La grande exploitation et, très souvent, la moyenne, sont avantagées par ce fait que la grandeur des parcelles permet leur exploitation mécanique « maxima ». Ceci, dans un monde capitaliste où l'industrie ne recherche que des clients solvables.

La petite exploitation est désavantagée par ce fait que ne possédant pas de capital circulant, elle n'offre pas un « marché intéressant ». L'industrie la néglige et elle devient difficilement rentable.

Mais le marché offert par les grandes exploitations est rapidement saturé. D'où la nécessité pour la grande industrie de construire désormais pour la petite exploitation.

Où la petite propriété est équipée le rendement réel et vénal dépasse celui de la grande propriété.

Ceci, du fait que l'homme responsable de la petite exploitation lui apporte des soins qu'on néglige dans la grande.

Il s'agit là d'un comportement humain qu'aucune théorie ou révolution ne saurait modifier.

Là où l'agriculture est la plus florissante, là où elle donne la rente la plus haute, les rendements les plus élevés, c'est au Danemark, pays de petite propriété et de coopération.

Il est donc faux de prétendre que la petite exploitation est un obstacle au progrès agricole. Le danger réel est dans le droit de propriété.

Mais alors, pourquoi s'est accréditée cette version que la Révolution socialiste exige la substitution de la grande exploitation à la petite ?

Nous devons cette théorie au socialisme allemand.

En Allemagne, la masse parut une nécessité du socialisme lui permettant d'exercer le maximum d'influence sur le nombre, dans l'espace et dans le temps.

C'est ainsi que ce socialisme se réjouissait de la prolifération des paysans appelés vers les centres industriels, sous le prétexte qu'elle lui fournissait des masses électorales.

Comme tous les paysans ne pouvaient devenir des citadins, il y avait lieu de souhaiter leur concentration sur des exploitations colossales.

D'où le plan : rassembler terres et hommes.

Inspirés par ces motifs politiques, les théoriciens socialistes s'évertuèrent à démontrer la supériorité de structure, de rendement et de fonction sociale de la grande exploitation sur la petite.

Or, cette théorie économiquement et théoriquement fautive s'est heurtée au sentiment naturel des paysans — sur-

tout en France — qui est de s'engager sa responsabilité totale que sur une exploitation dont il est le seul responsable.

Devant cet obstacle infranchissable, les libéraux ont, jusqu'à ce jour, se sont refusés à étudier le problème.

Les socialistes ont régressé et pour ne pas se couper des campagnes ont admis le maintien de la petite propriété.

Les bolchevistes la multiplient d'abord, l'encadrent peu à peu pour la supprimer dès qu'ils sont réellement maîtres de l'économie.

Mais c'est un fait public que les rendements individuels, dans les kolkhoses, sont déficitaires.

La vérité scientifique serait donc que la petite exploitation répond à une aspiration humaine qu'on ne saurait détruire par la force. Et qu'il y a intérêt pour la consommation et l'évolution à diriger cette économie vers des fins collectives progressives.

La coopération, la mise en commun des instruments de production, la transformation des produits agricoles, la répartition directe aux consommateurs nous apparaissent donc comme des activités pré-révolutionnaires dont il faut diriger le développement.

La mise en relief de ces nécessités sociales entraîne fatalement la répudiation du droit de propriété absolument incompatible avec le droit de consommation.

La propagande paysanne doit donc être axée sur cette vérité fondamentale, à savoir que : la terre comme l'usine n'a d'autre fonction que de satisfaire la consommation, et que le droit de disposer de ses terres à sa guise n'est pas une liberté, mais un geste arbitraire, monstrueux et antisocial par lequel le droit de consommation devient illusoire, car subordonné au bon plaisir des producteurs.

La terre n'appartient pas plus aux paysans que l'usine aux ouvriers, mais très simplement et nécessairement aux consommateurs, producteurs ou non-producteurs. Les hommes se sont rassemblés, ont forgé entre eux et pour tous une société, dans le but d'assurer leur droit de consommation par la sécurité et l'intelligence collectives.

Le droit de production est donc subordonné au droit de consommation.

La production ne peut pas être libre, elle doit être organisée non pour le Profit, mais pour l'Homme.

MICHAUD.

LES BEAUTES DE LA S.N.C.F.

Nous savons que MM. les Directeurs, Chefs de services, Ingénieurs et autres « hauts gradés » de la S.N.C.F. n'ont pas de haine pour les lampistes. La haine, en effet, est un sentiment...

Mais, nous, à qui la liberté de penser, de parler et d'écrire n'a pas encore été supprimée, nous avons le droit de dire que ces « grands seigneurs », à qui le pain n'a jamais manqué, pratiquent un jeu de massacre, abattant ici, guillotinant là, usant de la conception du chantage, de la fraude, de la menace...

Bien sûr, les « Infaillibles » de la hiérarchie et leurs valets diront que ce sont là, les élucubrations de cerveaux fêlés. Mais au fond, ces messieurs rient jaune. La vérité est bien celle que nous dénonçons.

L'article 1, du livre 1, de la fameuse Convention collective dit : « La S.N.C.F. s'engage à ne pas tenir compte des opinions ou de l'activité syndicale. Il ne doit exister dans les dossiers individuels, aucune mention relative à la qualité de syndiqué. »

En lisant cela on pense à Anatole France : « Il y aurait beaucoup à dire sur cette justice des nations » polies, dont les vengeances sont « plus cruelles que le crime même. » Le respect de la Liberté que la S.N.C.F. affiche dans sa convention collective est bien souvent fort limitée dans la réalité.

Il est toujours facile à la hiérarchie de « marquer » les agents « dangereux » sans que cela figure sur les dossiers.

Rien que pour la notation, bien que les délégués assistent aux Comités chargés d'attribuer les notes aux agents, c'est le Chef du service qui a des pouvoirs dictatoriaux pour trancher en dernier ressort.

D'autre part, un chantage savamment organisé par la hiérarchie sert d'arme à celle-ci. Un receveur proteste parce que ses repos ne lui sont pas accordés conformément à la Réglementation du Travail, il fait agir son syndicat et les pouvoirs compétents, les Chefs s'inclinent. Six mois

plus tard, on trouve une erreur de quelques centaines de francs dans la caisse de ce receveur et on lui octroie un blâme qui lui supprime tout ou partie de sa prime de fin d'année. S'il avait accepté de travailler un mois sans repos, un simple rappel à l'ordre aurait réglé la question.

C'est ça la vengeance de la hiérarchie !

Autre cas. Notre camarade L... se voit verser un doigt dans une porte de wagon. Il va trouver le Chef. Celui-ci commence à se lamenter, non bas sur le sort de L..., mais parce qu'il n'aura pas d'autre agent pour assurer le départ du train, puis il place cette savoureuse réflexion : « Je ne comprends pas comment vous faites, il y a 20 ans que je suis au chemin de fer, et je ne me suis jamais blessé », et L... de répondre : « Je me demande comment vous pourriez faire avec votre stylo. » Le sang du chef ne fait qu'un tour, cet anarchiste de L... lui a manqué de respect. Demande d'explication et un beau blâme pour L... viennent couronner cette affaire.

Nous pourrions aussi dénoncer les scandales de l'hygiène, des examens, etc... Il nous faudrait plusieurs pages. Nous le ferons dans les jours à venir. Mais les simples faits que nous signalons aujourd'hui doivent mettre les cheminots en garde, s'ils ne s'unissent pas, ils seront mangés à la fois par les vermines de la hiérarchie et par les requins de la politique.

Raymond BEAULATON.

LE LIBERTAIRE doit vivre !...

Amis lecteurs, militants, nous traversons d'incroyables difficultés financières. Chaque parution de notre « Lib » est un vrai miracle. N'oubliez pas que sans une aide accrue de tous, le Libertaire, dernier organe de la liberté, risque la mort.

Souscrivez ! Souscrivez ! Souscrivez !

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers : La terre aux paysans

AU CONGRÈS DES INSTITUTEURS

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT

Un précédent article a traité des fondements de la Réforme de l'Enseignement conçue par la commission pédagogique du S.N.I. Le rapporteur Denux a mis en lumière qu'une réforme de structure n'a de raison, de sens, que si elle correspond à la volonté d'améliorer la condition spirituelle et matérielle du peuple.

Le tout, a déclaré en substance le rapporteur, constitue « un plan cohérent et complet et réalisable à condition qu'il soit appliqué entièrement et sans obstacles ».

Bien que dans son envolée finale il ait revêtu le manteau de l'apôtre inspiré d'une estimable religion — la tâche de « l'homme en proie aux enfants » (A. Thierry) n'est-elle pas d'ailleurs comparable à un apostolat ? — Denux n'est pas dupe du mirage. Il n'étudie donc pas les difficultés : l'argent, l'Etat, la guerre.

Le financement de la réforme ? Le rapporteur imagine le sourire sceptique de ses collègues. Pour en arriver là, a-t-il dit, « il faudrait la compréhension totale des pouvoirs publics ». L'application loyale du plan, cela suppose que la société met à la disposition de toutes les familles, tous les crédits, tous les moyens propres à assurer le développement scolaire normal de tous les enfants. « Cela suppose une réforme économique et sociale sans laquelle toute mesure n'est qu'une demi-mesure ». Enfin, dira-t-on, à quoi bon se leurrer et s'engager dans la voie des illusions quand une bombe atomique peut réduire à néant tous les efforts, tous les espoirs ?

Denux a alors invité ses camarades à ne jamais désespérer, terminant par des considérations idéologiques qui n'entraient pas ici en ligne de compte... Je dois maintenant abandonner mon rôle d'interprète objectif, afin d'examiner ce rapport du point de vue anarchiste. Cet examen peut se diviser en deux parties bien distinctes : 1° L'esprit de la réforme ; 2° Ses possibilités de réalisation.

I. L'esprit de la réforme

Le projet de la F.E.N. est plus exactement un contre-projet, opposé au projet de réforme proposé par Yvon Delbos, alors ministre de l'E.N., en décembre 49, et prétendument inspiré du plan Langevin-Wallon. La principale préoccupation du ministre se découvre dans l'exposé des motifs qui précède son projet. Son souci dominant c'est l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur. Quant au primaire, il ne s'y intéresse que dans la mesure où on peut y prospecter les élites, petites ou grandes, qui contribueront au rendement de l'appareil politique-économique-social toujours en usage.

En cela, M. Delbos n'a fait que reprendre le système de ses prédécesseurs les plus intelligents : le recrutement des cadres, de tout ordre, de tout degré, en puisant dans la couche populaire, la plus vaste et la plus riche. Nous ne saurions reprocher à un ministre de chercher à maintenir un régime chancelant auquel il doit beaucoup, de servir une classe dont il fait partie. Mais nous ne saurions partager son point de vue, puisque nous appartenons à une autre classe, dont nous sommes les serviteurs.

Les responsables du S.N.I. l'ont bien compris, et c'est pourquoi ils ont réagi. Eux aussi ils ont repris le plan Langevin-Wallon, mais dans son véritable esprit. Eux aussi ils ont admis que chaque indi-

vidu doit jouer le rôle social auquel le destin logiquement sa capacité révèle et cultivée. Mais ils n'ont pas admis une sélection des uns se traduisant en même temps par l'abandon des autres à leur destinée de malheur. Aussi, dans leur plan général de réforme, ont-ils porté particulièrement leurs efforts sur l'oubli du ministre : l'éducation de base — avec ses prolongements immédiats — l'école primaire, l'école du peuple tant décriée, même par les anarchistes. Ils se sont préoccupés d'un prolongement effectif et motivé de la scolarité ; ils se sont préoccupés de revaloriser les cours complémentaires frappés de discrédit par le rôle d'inutilité que leur dévoluait le projet ministériel ; de recruter saine-ment les instituteurs et de leur conserver, en le favorisant, ce rôle d'éducateurs populaires dans lequel ils se débattaient ; en un mot de rendre à l'école primaire, en les fortifiant encore, l'influence et le prestige qu'un projet néfaste menaçait de leur enlever.

Par ailleurs, nous avons vu, à l'analyse du rapport, comment les instituteurs désirent motiver l'orientation générale de

l'enseignement, et comment ils affirment la nécessité de se plier aux exigences inductibles du monde moderne, non dans ce qu'il a d'artificiel et d'esclavagiste, mais dans ce qu'il a de possibilités de libération et de paix.

Quand des pédagogues reconnaissent, par exemple, que consommation et production doivent être basées sur les besoins réels, ils font un bout de route avec les anarchistes.

N'oublions pas que c'est dans la conception de la tâche quotidienne que tient la capacité politique du travailleur. Contraint aux nécessités laborieuses d'ordre vital, plus l'ouvrier (celui qui œuvre) chemine en pensée de la notion étroite de son travail — pouvoir bénéfique individuel — vers la notion supérieure de ce même travail — pouvoir bénéfique social — plus il manifeste de possibilités révolutionnaires latentes, même s'il n'en a pas conscience. Les instituteurs n'en ont pas tous là. Soit. Mais dans la mesure où un rapport corporatif adopté à l'unanimité signifie quelque chose, ils ont tout de même prouvé qu'ils avaient le sens du métier. Combien d'organisations syndicales de 100.000 membres sont capables de fournir la même preuve ?

Les intentions du S.N.I. sont donc pures et même excellentes.

Nous verrons dans un prochain article s'il est aussi heureux dans les moyens à envisager pour la réalisation du projet de réforme.

K. DUVAL.

A Marseille

SYNDICALISME D'OUTRE-ATLANTIQUE

Sous l'égide de France-U.S.A., avec le concours plus ou moins avoué de la S.F.I.O., ont été organisées en France des tournées de propagande par des bonzes syndicaux américains, membres du comité d'unification des deux grandes centrales depuis longtemps dégénérées, l'A.F.L. et le C.I.O. Il s'agit pour eux de prouver aux ouvriers français qu'à l'ouest tout va bien !

A Marseille, devant une assistance d'une vingtaine de petits patrons et de sous-bonzes F.O. deux de ces personnages déclarèrent en substance : « Chez nous les syndicats sont tout-puissants, nous avons obtenu le standard de vie le plus élevé « in the world », cela parce que nous sommes capables de « collaborer à la prospérité de l'entreprise » malgré les divergences temporaires d'intérêts. Actuellement, nous nous employons à créer aux Etats-Unis un syndicat unique, libre, et nous vous convions à faire de même, afin de renforcer l'effort des démocrates, contre le bolchevisme... »

Après quelques interventions plus qu'anodines, un contradicteur mal intentionné sans doute, vint demander des précisions sur un autre genre de syndicalisme : le

syndicalisme anarchiste aux Etats-Unis. Il eut l'avantage d'informer les « délégués » de la vivacité de ce mouvement aux U.S.A., qui se traduit aussi bien par la réussite d'une formidable grève des instituteurs de l'Etat de New-York, soutenue par 20.000 étudiants, par la grandiose manifestation antiraciste qui se déroula en juin, devant l'ambassade espagnole de New-York, par des cercles de formations syndicalistes, à l'intérieur même du C.I.O., que par les nombreuses publications éditées par les IWW des conserveries de Chicago dont l'influence est certaine, par les groupes américains, espagnols, russes et juifs de New-York, qui sont loin d'être inactifs. Chose qui évidemment n'était pas pour plaire aux « officiels » en question et qui causa l'irritation du fil de service, en civil, comme il se doit, dans une démocratie ; c'est pour-quoi on jugea plus prudent de lever la séance.

Cependant, et sans passer par le truchement de l'interprète-malson, le dialogue se poursuivit et nous eûmes ainsi le plaisir d'entendre un des Américains se déclarer ouvertement ennemi des anarchistes et refuser de donner son nom pour le compte rendu du « Libertaire », tandis que Miss Carmen Lucia, vice-présidente du Syndicat International (Canada, U.S.A., Mexique) des Travailleurs Chapeliers et Merciers, montrait une certaine nostalgie vers l'époque où elle suivait passionnément les enseignements de notre grand militant américain, Emma Goldman... elle décrivit l'amère déception éprouvée au cours de sa tournée en France. Auditoires réduits (maximum à Lyon, 50 personnes !) accueil assez froid, un peu partout ; elle dit même que l'on ne l'y reprendrait plus.

Si les hommes ne possèdent pas, enraciné, le sens de leur dignité et leurs responsabilités, s'ils ne sentent pas leur fièvre autonome, s'ils ne sont pas émancipés dans leur vie intérieure, le socialisme ne saurait se faire. On aura fait l'Etat caserne, l'Etat prussien, un Etat libre en titre mais esclave en substance.

Carlo ROSSELLI.

A VENDRE

Rotary Cyclostyle n° 6

Gestetner

margeur automatique très bon état de marche, renseignements au « Libertaire ».

La Gérante : P. LAVIN.

Impr. Centr. du Croissant 19, r. du Croissant, Paris-9

A NOS ABONNES

Pour tout changement d'adresse joindre 30 fr. en timbres-poste.

G. M.